

les yeux, découvrit tout à coup le beau front intelligent et le cheveu noir de mon ami Maximilien Heller.

—Comment, c'est vous ! m'écriai-je au comble de la surprise. Que signifie ce déguisement ?... Êtes-vous donc poursuivi par la police ?...

—Ah ! ah ! me répondit-il avec son sourire silencieux, vous me croyez de plus en plus fou, n'est-ce pas ; et cette fois, vous n'hésitez plus à m'envoyer à Charenton rejoindre mes pareils ?... Je vais vous donner l'explication de ma conduite, qui, je le comprends, doit vous sembler bizarre, car le carnaval n'est pas encore venu. Tel que vous me voyez, je suis en service... N'ouvrez pas des yeux aussi étonnés. Cette peau de Jocrisse est la peau de renard sous laquelle j'ai été capturé de me cacher... Vous devinez que je suis placé chez M. Bréhat Kerguen ?...

Cette incohérence de paroles, ce regard étrange me firent croire un moment qu'en effet il était décidément fou. Il reprit ;

—Ne vous effrayez pas trop et écoutez-moi. Vous savez que j'ai confiance en vous... Je vais vous dire tout ce que j'ai découvert. Mais jurez-moi que vous garderez sur tout ceci le silence le plus absolu... D'ailleurs, si je vous confie mon secret, c'est uniquement parce que j'ai besoin de votre assistance pour la suite ; sinon, nul au monde ne connaîtrait, à présent, les singulières choses que je sais.

Je lui fis la promesse qu'il exigeait de moi. Il alla vers la porte, poussa le verrou, puis vint s'asseoir près de la cheminée, et, après avoir gardé quelques instants le silence, comme s'il eût voulu se recueillir, il commença en ces termes :

—Vous devez vous souvenir que la dernière fois que je vous vis, le jour de l'autopsie, — je vous dis que le système par lequel j'espérais arriver à sonder ce sanglant mystère serait tout différent de celui que la justice à l'habitude de suivre.

Celle-ci recherche l'intérêt qui a guidé le criminel et s'efforce de remonter ainsi de l'inconnu au connu. Cette marche est essentiellement défectueuse ; l'arrestation de Guérin en est la preuve. Moi, je vais du connu à l'inconnu. Je recherche les faits, rien que les faits, — sans me préoccuper du mobile qui a dirigé ni du bras qui a frappé. Je les assemble, quelques contradictoires qu'ils paraissent, et à un moment donné la lumière resplendit.

Or, ces faits, je les ai presque tous ajoutés, sauf quelques-uns que j'espère acquérir bientôt. Comme en cette circonstance le hasard — ce grand maître — m'a puissamment servi ! Vous souvenez-vous que, quand vous avez voulu allumer votre cigare, en sortant de l'hôtel, l'humidité ayant empêché l'amadou de s'enflammer, M. Prosper, l'honnête intendant, vous donna un papier qu'il tira de sa poche ?

—Fort bien.

—Puis vous me tendîtes ce papier enflammé, et au moment où je l'approchai de mes lèvres, je ne pus retenir un mouvement de surprise, et je sortis brusquement, vous laissant sans doute, fort stupéfait de la bizarrerie de mes allures ?

—C'est vrai !

Il prit dans la poche de son gilet un morceau de papier à demi consumé, et me le tendit. Je le tournai et le retournai entre mes doigts ; le philosophe sourit légèrement :

—Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ? et vous devez singulièrement vous étonner que ce chiffon de papier m'ait donné, en grande partie, la clef de l'énigme... Mais prenez-le avec des pinces et laissez-le quelques secondes près de la flamme de la cheminée, puis vous le regarderez attentivement et vous comprendrez alors la surprise que j'ai montrée l'autre jour.

Je fis ce qu'il me disait. Le papier fortement chauffé se tordit en spirale. Je le déroulai et y vis très distinctement peints à l'encre bleue les signes suivants :

Un P. un S. une enveloppe, un cœur transpercé d'un poignard, DZ. (V). et une pièce de dix francs au-dessus de laquelle était un boulet portant la lettre R.

—Je vous avoue, dis-je au philosophe en secouant la tête, que je ne suis pas plus avancé que tout à l'heure. J'attends de vous l'explication de ce singulier rébus...

—Ceci est toute une histoire, me répondit Maximilien Heller en se renversant dans son fauteuil. Je conviens que j'aurais moi-même cherché bien longtemps la solution du problème qui vous embarrasse, et que je ne l'aurais peut-être jamais trouvée, si je n'avais été merveilleusement secondé par les circonstances.

Je vous ai dit que je fus autrefois avocat et que je plaidei quelques causes.

C'était en 1832. Je faisais alors mon stage, et j'avais cette ardeur et ce zèle qui dévorent, d'ordinaire, les jeunes gens qui débutent au barreau.

Une des premières défenses que l'on me confia d'office fut celle d'un certain Jules Lanseigne, compromis dans une mystérieuse affaire dont la justice n'a jamais bien pénétré le secret. Il s'agissait d'une association de malfaiteurs qui avaient à plusieurs reprises, terrifié les habitants de Paris par des vols d'une audace inouïe. Ils étaient si habilement sondés, que ce ne fut qu'après de longues années, et grâce au génie d'un célèbre policier d'alors, qu'ils purent être arrêtés.

Encore tous ces hommes ne tombèrent-ils pas sous la main de la justice. Trois prévenus seulement comparurent aux assises. C'étaient Jacques Pichet, Paul Robert et Jules Lanseigne dit *Petit-Poignard*.

Le chef qui les dirigeait avec une si prodigieuse habileté échappa à toutes les recherches : les prévenus refusèrent obstinément de faire connaître son nom. On sut seulement qu'il était désigné dans la bande par le sobriquet singulier de *Boulet-Rouge*.

On trouva aussi sur l'un d'eux des lettres écrites en hiéroglyphes presque indéchiffrables dont quelques-uns seulement furent devinés par l'illustre policier qui avait arrêté ces bandits.

Le premier accusé fut condamné à mort, le second à vingt ans de travaux forcés, et mon client, contre lequel des épreuves concluantes manquèrent, à cinq années de prison seulement.

Ce procès m'avait vivement intéressé, et j'avais eu, avec le chef de la police de sûreté dont je vous parle, de fréquents entretiens. Il me raconta, avec un grand luxe de détails, tous les incidents et toutes les péripéties de la lutte qu'il soutenait depuis quatre ans contre ces malfaiteurs, lutte qui avait fini par amener trois d'entre eux sur les bancs de la Cour d'assises.

Hélas ! le pauvre homme mourut sans avoir eu la consolation d'arrêter le chef de la bande, et je crois que ce chagrin hâta sa fin. Il m'avait expliqué avec une lucidité merveilleuse les signes hiéroglyphiques trouvés sur ces malfaiteurs ; et c'est grâce à ses leçons et à mes souvenirs que j'ai pu déchiffrer ce rébus.

Je vais vous l'expliquer en deux mots :

D'abord vous remarquerez que nous n'avons ici qu'un fragment de lettre, un *post-scriptum*, ce qu'indiquent ces deux lettres p. s. Le corps de la lettre a malheureusement été consumé par la flamme.

Voici la signature : le signe de boulet avec un R veut dire *Boulet-Rouge*. C'est le sceau de cet adroit bandit qui fat, à lui seul, plus fort et plus habile que la police toute entière.

L'enveloppe peut dire : *écrit*.

Le cœur transpercé. Voici le signe qu'adopta *Petit-Poignard* (c'est, je vous l'ai dit, le sobriquet de mon ancien client, Jules Lanseigne).

DZ. Ces messieurs mettaient leurs lettres en chiffres et leurs chiffres en lettres. D, qui est la quatrième lettre de l'alphabet, veut dire 4, et Z, la dernière signifie 0. — Donc 40.

(V). Ces deux parenthèses entre deux points signifient une rue de Paris. Ils avaient catalogué ainsi toute la capitale. Chaque rue, chaque passage, chaque impasse étaient désignés par un signe particulier : (). veut donc dire *rue*. Restait à déchiffrer l'initiale V. Le premier nom qui se présenta à mon esprit fut celui de *Vaugirard*. La suite de mon récit vous prouvera que cette supposition était vraie.

Voici enfin le dernier signe : le Dix Francs. Celui-ci m'a donné beaucoup plus de peine, et ce n'est qu'après m'être longtemps creusé la tête que j'ai trouvé ce qu'il veut dire. J'ai cherché loin, ainsi qu'il arrive souvent, le sens qui aurait dû m'apparaître le premier. Enfin, et après des réflexions et des tâtonnements sans nombre, j'ai traduit ce signe : *Louis*.

Voulez-vous maintenant l'explication de la phrase entière ? La voici :

Boulet-Rouge

P.-S. Écrivez-moi chez *Petit-Poignard*, 40, rue de Vaugirard ; — mon nom d'emprunt est *Louis*.

Cependant il fallait vérifier mes suppositions. Le No 40 de la rue de Vaugirard est l'hôtel du *Renard bleu*. Je me déguisai le mieux que je pus, — et vous devez vous apercevoir que j'ai quelque talent en ce genre, — puis j'allai me promener en long et en large sur le trottoir, en face de l'hôtel, observant avec attention tous ceux qui entraient ou sortaient.

Enfin, et après une demi-heure d'attente, je vis s'avancer un petit homme un peu replet, à la physionomie lourde et intelligente, en qui je reconnus, du premier coup d'œil, mon ancien client, Jules Lanseigne, dit *Petit-Poignard*.

L'ancien voleur, sorti de prison depuis deux ans, avait choisi, pour se réhabiliter aux yeux de la société, la profession d'aubergiste.

Il entra dans l'hôtel, je le suivis, et au moment où il allait monter l'escalier, je lui frappai sur l'épaule.

Il tressaillit, et, se retournant, me dit d'un ton bourru :

—Que me voulez-vous ?

—Vous êtes bien Jules Lanseigne, n'est-ce pas ?

Il fronça les sourcils et me regarda en dessous.

—Oui, répondit-il en hésitant... Pourquoi me demandez-vous cela ?

—J'ai deux mots à vous dire en particulier ; veuillez m'accorder un instant d'entretien.

L'aubergiste, que je savais fort lâche, pâlit visiblement et parut vouloir songer à la retraite. Mon costume noir et la grande barbe dont j'avais orné mon menton me faisaient sans doute regarder par lui comme un homme de la rue de Jérusalem.